

Farac info



Fondée en 1897

Bulletin de liaison de la Farac (Fédération d'associations d'anciens combattants, d'amicales régimentaires et d'associations à caractère patriotique de Lyon et de sa région).

BULLETIN N° 556 • JUILLET 2025

ÉDITORIAL

D'ACCORD, MAIS PAS DANS MA PAROISSE

Tous nos compatriotes le sentent confusément, même les plus acharnés à défendre leurs acquis, la France ne va pas bien, va mal, avec un déficit selon l'INSEE de 3 345 milliards d'euros au 31 mars 2025, et n'évitera la catastrophe économique et par conséquent la catastrophe sociale annoncée qu'au prix de réformes profondes. Plus elle attendra, plus douloureuses seront-elles.

D'accord pour les sacrifices et les réductions drastiques, mais pas dans ma paroisse !

Partout les mêmes réactions corporatistes. Alors que faire ? Jusqu'à présent, on a couru au plus facile. Il faudra bien un jour trancher dans le vif, quelle que soit la majorité parlementaire. Le projet de budget 2026 qui sera débattu à la rentrée est une belle opportunité. Supprimer deux jours fériés, donc travailler plus, suscite de nombreux débats.

Un sondage effectué auprès de 80 membres de la Farac a donné les résultats suivants, avec un taux de réponse de 41 % (33 avis). Pour le maintien du 8 Mai férié en l'état : 45 % ; pour la suppression du jour férié mais le maintien de la commémoration de la fin de la Deuxième Guerre mondiale en Europe dans des conditions qui restent à définir : 55 %, avis accompagnés de propositions intéressantes. Rappelons que la France comptabilise 11 jours fériés, 5 à caractère laïc et 6 à caractère religieux.

Avec 9 jours fériés nous serions alors au niveau de l'Allemagne, à peine sous la moyenne européenne, sachant que les départements ultramarins bénéficient d'un jour supplémentaire, et que les départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle bénéficient, eux, de deux jours supplémentaires (Concordat). Dans quelle mesure leur suppression remplirait-elle les caisses de l'Etat ? On parle de 4,2 milliards. Alors, chiche ?



André Mudler
Président de la Farac

SOMMAIRE

P 02 CE JOUR-LÀ « 2 MAI 1945, LA CHUTE DE BERLIN »

P 08 LE COMBAT D'UN CHAR AMÉRICAIN AVEC ÉQUIPAGE ALLEMAND

P 10 LE RÔLE DÉCISIF DE LA SUISSE DANS LES ACCORDS D'ÉVIAN

P 11 LES POILUS D'ALASKA

P 13 LES PROTECTEURS DE L'ARMÉE DE TERRE (SUITE)

P 14 CARNET NOIR

P 15 VIE DES ASSOCIATIONS

P 16 AGENDA



CE JOUR-LÀ « 2 MAI 1945, LA CHUTE DE BERLIN » PAR JEAN LAROCHE

DEUXIEME PARTIE (16 AVRIL – 2 MAI 1945)

LE JOUR DE L'ASSAUT – 16 AVRIL 1945

Front Joukov à 4 heures du matin

Le 1^{er} Front biélorusse s'ébranle après 35 minutes de préparation d'artillerie (8 983 canons, 1 236 000 projectiles tirés le 1^{er} jour), sous le violent



Général Mikhaïl Katoukov

éclairage de 143 puissants projecteurs antiaériens manœuvrés par des femmes soldats. En tête, la 8^e Armée de la Garde (général Tchouïkov) et la 5^e Armée de choc (général Berzarine) franchissent l'Oder, large de 500 mètres, 3 kilomètres avec les marécages, sur des embarcations de tous gabarits, par des pontons jetés dans le mouvement,

à la nage même. L'attaque bénéficie de 6 500 sorties d'appui aérien et le relais de la 1^{ère} Armée blindée de la Garde (général Katoukov).

Front Koniev à 6 heures du matin

Le 1^{er} Front ukrainien attaque à son tour.

Après une préparation d'artillerie de 145 minutes (245 canons par kilomètre) et un largage de fumigènes par la 2^e Armée aérienne pour masquer les axes d'attaque, l'élément de pointe de la 6^e division des fusiliers de la Garde (général Ivanov) franchit la Neisse sur des embarcations de tous



Général Vassili Tchouïkov



Général Nikolai Berzarine



modèles, par des gués naturels, par des bacs tirés par des éléments du Génie (133 points de passage). Dans la foulée de la 13^e Armée (général Poukhov) s'engagent la 3^e Armée blindée de la Garde (général Rybalko) et la 4^e (général Leliouchienko). Au sud, la 2^e Armée polonaise et la 52^e Armée franchissent également la Neisse.



Front Maréchal Konstantin Rokossovsky

Le 2^e Front biélorusse n'attaquera que le 20 avril depuis la côte de la mer Baltique au canal de Hohenzollern.

**DU 16 AVRIL MINUIT
AU 19 AVRIL 1945**

L'offensive Joukov

A l'incrédulité, puis à la fureur de Joukov, son élément de pointe piétine. En fin du jour de l'assaut, il n'a progressé guère plus que de 1 km 500 et enregistré des pertes significatives dont 150 chars T 34. Le général Heinrici, intelligent manœuvrier, avait subodoré le moment de l'attaque, et, reprenant sa tactique éprouvée en Russie, avait fait décrocher ses unités dans la nuit du 15 au 16 avril sur une seconde ligne de défense afin que les tirs de l'artillerie soviétique frappent dans le vide. Il avait en outre fortifié le point d'ancrage des Hauts de Seelow (30 à 60 mètres d'altitude) qui dominent l'Oder et l'Oderbruch, zone marécageuse peu favorable aux mouvements des blindés sous le feu. Joukov, persuadé que son artillerie allait tout écraser, avait sous-estimé la capacité de résistance de la 9^e Armée allemande.

Offensive Koniev

Le 1^{er} Front ukrainien a été plus percutant. Il a culbuté le rideau défensif allemand et s'apprête à franchir la Spree. A minuit, Staline, à qui ses deux subordonnés rendent compte des résultats du 1^{er} jour d'assaut, est ironique envers Joukov, à qui il ne manque pas de dire que l'offensive de Koniev est plus efficace, conforme au plan de marche prévisionnel, et qu'il a donné son accord pour que sa trajectoire s'incurve en direction du sud-ouest de Berlin. Joukov, ébranlé, donne l'ordre à ses unités de s'emparer des Hauts de Seelow à n'importe quel prix. Il lui faudra patienter jusqu'au 19 avril au matin. Coût de l'opération : 30 000 tués (les Allemands 12 000). Il sait désormais qu'il ne sera pas à Berlin le 22 avril.

L'HALLALI

Le 20 avril 1945

L'appareil nazi fête, dans le *Führerbunker* bétonné dans les profondeurs de la Chancellerie, le 56^e anniversaire de son Führer et lui présente ses compliments. Celui-ci, funambulesque, marque l'événement en passant en revue deux détachements de néo-SS et de Jeunesses hitlériennes. L'orchestre philharmonique de Berlin produit ses derniers concerts. Le zoo ferme ses grilles. Les Berlinoises perçoivent une distribution de vivres de crise pour une semaine.

La nomenclatura nationale-socialiste quitte les ministères, direction le sud (« le vol des faisans dorés » aux dires des Berlinoises). Goering dynamite sa fastueuse résidence de Carinhall (60 km au nord de Berlin), non sans avoir, au préalable, évacué pour la Bavière, sous escorte de sa garde personnelle SS, sa fabuleuse¹ collection d'œuvres d'art (1376 tableaux, 250 sculptures, 165 tapisseries) spoliées dans toute l'Europe occupée, et notamment à Paris, où il venait faire son marché lors de présentations à son intention à la Galerie du Jeu de Paume et où il détenait, dans les caves du Ritz, une réserve d'alcools et de grands crus.

Berlin subit son 362^e bombardement

Les armées allemandes implorent sous les coups de boutoir des armées soviétiques. Elles ne peuvent que se replier. Heinrici réévalue d'heure en heure une situation désespérée, afin d'éviter l'anéantissement. Weindling hérite de la défense de Berlin encerclée. Les Soviétiques sont en périphérie.

Le 24 avril 1945

Une avant-garde de la 3^e Armée blindée de la Garde s'empare, sur ordre prioritaire de Staline, du complexe de recherche et de physique nucléaire situé à Dalhem, au sud-ouest de Berlin. Elle fait main basse sur 250 kg d'uranium métallique, de 3 tonnes d'oxyde d'uranium, 20 litres d'eau lourde et sur tous les équipements de laboratoire. Les scientifiques et chercheurs, capturés sur le site, sont exfiltrés vers Moscou.

Staline, conscient du retard du projet « Borodino », qu'il a initié dans ce domaine du futur, escompte, par cet apport, rattraper les Occidentaux. Une même exfiltration aura lieu, après la prise de la citadelle de Spandau, pour les chercheurs en gaz de combat (sarin, tabun).

Le 25 avril 1945

A Torgau, sur l'Elbe à 100 km au sud de Berlin, la 1^{ère} Armée américaine et le 1^{er} Front ukrainien font jonction. L'Allemagne est divisée en deux zones géographiques et militaires.

(1) Seul Hitler possédait une collection plus importante de 5 000 tableaux et œuvres d'art. Il avait publié une ordonnance lui accordant la priorité du choix.



Le 26 avril 1945

En une épique percée-retraite, le général Theodor Busse, avec les éléments encore opérationnels de la 9^e Armée allemande, entreprend sur un axe est-ouest, en perforant les lignes de l'offensive soviétique, de faire jonction avec les restants de la 12^e Armée allemande (général Walther Wenck) qui, progressent à sa rencontre. Ayant réussi leur improbable manœuvre, les deux armées allemandes réunies se rendent aux Américains, plutôt que d'être pris par les Soviétiques.

Le 29 avril 1945

Hitler apprend, par une dépêche de l'agence





Général Vassili Tchouïkov

Reuter, que Heinrich Himmler, par l'intermédiaire du comte Folke Bernadotte, diplomate et président de la Croix-Rouge suédoise, a proposé aux Anglo-américains, une paix séparée avec l'Allemagne. Ils ont refusé par loyauté

envers Staline. Le choc équivaut à un coup de grâce.

Hitler dicte son testament. Il confie la présidence du Troisième Reich à l'amiral Karl Dönitz, nomme Chancelier du Reich le *Reichsminister* Joseph Goebbels, charge Martin Bormann d'être son exécuteur testamentaire.

Le même jour, Hitler s'unit officiellement avec sa maîtresse Eva Braun devant un fonctionnaire municipal requis.

Le 30 avril 1945

Vers 15 h 30, Hitler et Eva Braun se suicident. Leurs corps seront brûlés. Radio Hambourg rendra l'information publique le 1^{er} mai à 20 h 30.

INTRA MUROS, L'ACTE DE FIN

L'ultime bouclier

Le général Karl Weidling dispose de 45 000 soldats de la Wehrmacht et des Waffen SS², de 40 000 territoriaux de la Volkssturm, septuagénaires et adolescents de 15 - 16 ans, et des Jeunesses hitlériennes, guère plus âgées mais mieux formées, de 60 blindés appartenant à diverses unités disloquées, de l'appui d'une DCA toujours opérationnelle mais dont les trois immenses forteresses bétonnées abritent des milliers de Berlinoises et de blessés soignés sur les lieux dans des hôpitaux improvisés.

(2) Une grande partie des Waffen SS, dernier rempart de Berlin, ne sont pas des Allemands. Ils ressortent du Benelux, des pays baltes, scandinaves, slaves. Ils se sont engagés par haine du bolchevisme et ils savent que dans leurs pays d'origine ils seront poursuivis pour collaboration avec l'ennemi. Parmi eux se trouve aussi le dernier carré de la division française SS « Charlemagne » issue de la Légion des volontaires français, la LVF, de l'ordre d'une centaine, sous les ordres du brigadeführer Gustav Krukenberg et du chef de bataillon Henri Fenet, décoré de la Croix de fer.



Général Gustav Krukenberg

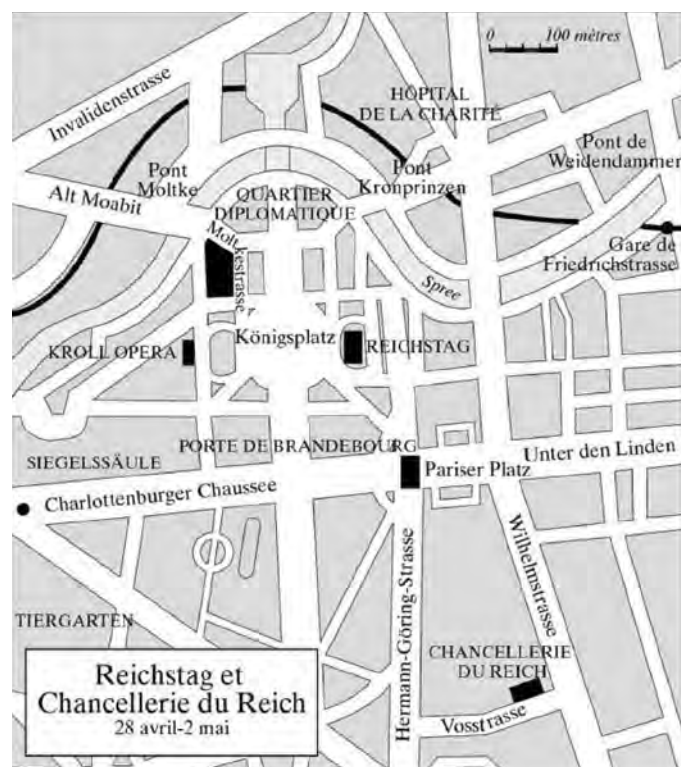


Général Wilhem Mohnke

La Chancellerie est tenue par 2 000 SS sous les ordres du général SS Wilhelm Mohnke. Quant au Reichstag, il est défendu par un millier de SS fanatiques, de marins et de membres des Jeunesses hitlériennes.

Le centre-ville pour dernier rempart

Après avoir pulvérisé la périphérie et les faubourgs, les Soviétiques déferlent en masses désordonnées vers le centre-ville de Berlin. En compétition pour avoir l'honneur sublime de planter en premier le drapeau rouge sur le Reichstag, avant le 1^{er} mai, afin que Staline puisse le proclamer à Moscou à l'occasion de la grande parade, les avant-gardes de Joukov et de Koniev manœuvrent dans la confusion au mépris de toutes les règles élémentaires des combats de rue. En leur ruée anarchique, les soldats soviétiques, qui pourchassent avec la



même frénésie les SS et les femmes qu'ils violent systématiquement, sont des cibles idéales pour les tireurs de *Panzerfaust*, l'arme antichar des Waffen SS et des Jeunesses hitlériennes qui se déplacent à bicyclette et montent d'efficaces embuscades volantes (plus d'une centaine de chars T34 détruits en une matinée). Les généraux soviétiques comprennent vite, que pour avancer rapidement et en sureté, ils doivent au préalable écraser la ville avec leur artillerie lourde et les bombes au phosphore, puis « nettoyer », sans état d'âme, maison par maison, les caves et les abris.



L'assaut final



L'infanterie soviétique à l'attaque



La Chancellerie fin avril 1945

Vers 18 h 30

Après l'ouverture de brèches par l'artillerie lourde, l'assaut du *Reichstag* est lancé. Les défenseurs se battent avec l'énergie du désespoir, à chaque étage et dans les sous-sols du bâtiment, par des tirs d'armes automatiques, des jets de grenades et des tirs de *Panzerfaust*.

Vers 22 h 30³



La prise du Reichstag

Deux soldats d'une équipe d'assaut de la 3^e Armée de choc, emmenée par le capitaine Stepan Neustroev, âgé seulement de 22 ans, et comprenant un Géorgien en hommage à Staline, dans la poussière, les flammes et la fumée, parviennent à hisser le Drapeau rouge sur la coupole du Reichstag.



Le capitaine Stepan Neustroev

Le 1^{er} mai 1945

Après avoir empoisonné leurs six enfants, Joseph Goebbels et son épouse Magda, adlatrice mystique de Hitler, se suicident. Quelques dignitaires de l'appareil nazi firent de même.

Le 2 mai 1945

Le général Karl Weidling qui tente sans succès plusieurs percées afin d'extraire du guêpier le

(3) Une réserve existe sur l'heure exacte et sur le cliché photographique immortalisant le geste. Certaines sources ont avancé qu'il pourrait s'agir d'un montage de propagande, effectué le lendemain, à l'usage de Staline le 1^{er} mai à Moscou.

maximum de cadres nazis, doit se résoudre à la capitulation. Aussitôt le général Tchouikov (8^e Armée de la Garde) ordonne l'arrêt des combats.

Berlin, capitale d'un Reich qui devait durer mille ans, baisse pavillon, non sans bravoure.



Et pourtant, « Ah Dieu ! que la guerre est jolie » écrivait, ironique, Guillaume Apollinaire en 1916, alors que les obus jouent à pigeon vole.

Jean LAROCHE
Avril 2025

SOURCES

- *La dernière bataille*, Cornélius Ryan, Robert Laffont 1966
- *La chute de Berlin*, Antony Beevor, de Fallois, 2002
- *De Gaulle*, Eric Branca, Molière 1999

LE COMBAT D'UN CHAR AMÉRICAIN AVEC ÉQUIPAGE ALLEMAND

(MEXIMIEUX 1^{ER} SEPTEMBRE 1944)

L'ouvrage du général François Lescel (†) « Objectif Meximieux » paru au cours du troisième trimestre 2000, repose sur de nombreux témoignages recueillis par l'auteur. En consultant ses archives, j'ai découvert celui d'un lieutenant de la Wehrmacht, revenu sur les lieux 44 ans plus tard. Surprenant et une maîtrise grammaticale d'un autre temps !

AM

« Lors d'un voyage à travers la France en direction du sud, je découvris sur la carte le nom de Meximieux et me souvins qu'il y a 44 ans, j'y avais vécu quelque chose de particulier. C'est pourquoi je décidai de revoir le lieu de mes aventures et c'est ainsi que, le 23 septembre 1988, je quittai l'autoroute à Macon en direction de Meximieux. Bien qu'il y ait eu après tant d'années quelques changements, je pus sans difficulté me souvenir de l'endroit et du château situé sur la hauteur, mais aussi de mes aventures là-bas un des derniers jours d'août de l'année 1944. J'avais alors 21 ans et exerçai une activité de soutien logistique en tant que lieutenant à la 11^e division blindée de l'armée allemande. La division était chargée de couvrir la retraite des troupes allemandes du sud de la France contre les troupes américaines qui avançaient, et se trouvait sous le commandement du général von Wietersheim qui était connu pour son attitude humanitaire en particulier, aussi vis-à-vis de la population.

Nos missions commencèrent dans la région d'Aix en Provence et de Carpentras et s'étendirent en

direction du nord en passant par Orange, Montélimar, Loriol jusque dans la région au nord-est de Lyon, où nous passâmes la nuit vers la fin du mois d'août dans un endroit dont je ne me souviens plus le nom. Le lendemain, par une journée calme et ensoleillée – nos supérieurs étaient absents et il y avait peu à faire – notre



Général Wend von Wietersheim



médecin qui était un de mes amis, me demanda si j'étais prêt à faire avec lui une excursion dans cette belle région avec sa voiture avec chauffeur. Naturellement, nous n'avions pour cela pas d'autorisation et nous n'étions pas non plus conscients des risques éventuels. Mais nous espérions trouver éventuellement quelque chose qui nous intéresserait ou bien vivre quelque chose sortant de l'ordinaire.

Mal préparés et insuffisamment équipés, nous partîmes vers l'est et arrivâmes environ une demi-heure plus tard dans un village dont nous ne connaissions tout d'abord pas le nom et qui s'avéra ensuite être Meximieux. En entrant dans l'agglomération, nous eûmes très peur en voyant soudain devant nous, alors que nous ne nous y attendions pas, un char blindé américain Sherman¹(sic). Un seul soldat se trouvait sur la tourelle, les autres étaient descendus. La stupéfaction fut grande des deux côtés, mais l'Américain réagit le plus rapidement. Il descendit d'un bond du char et disparut avec ses camarades derrière les maisons, laissant le char devant nous.

Lorsque nous nous fûmes quelque peu remis de nos émotions et qu'aucun Américain ne fut plus en vue, nous nous mîmes à examiner le blindé à la recherche de choses intéressantes comme des cigarettes et nous constatâmes qu'il était parfaitement intact et en état de marche. En questionnant les habitants, nous apprîmes que le char blindé venait d'arriver dans le village apparemment comme avant-garde et qu'une unité d'infanterie venait d'occuper le château. Il arrive que chez les jeunes gens ce soit la témérité et l'insouciance qui l'emportent sur la raison et le bon sens, et c'est ainsi que nous décidâmes de rendre visite aux Américains, là-haut au château, dans le char dont nous venions de prendre possession. Nous rangeâmes notre voiture sur le côté, montâmes dans le char et notre chauffeur s'installa aux commandes.

Nous prîmes le chemin tout en virages qui montait au château et arrivâmes sans encombre devant le château où nous trouvâmes plus de soldats américains que nous l'avions supposé. C'est la peur devant cette supériorité en nombre qui nous donna le courage de crier aux Américains qu'ils

étaient cernés et que toute résistance était inutile. Nous leur proposâmes de déposer les armes et de se constituer prisonniers de guerre, ce qu'ils firent à notre grand étonnement. Ils se rendirent, sous la conduite d'un officier, au village et allèrent de là en autobus sans être accompagnés par nous dans un camp de prisonniers à Bourg en Bresse.

D'après mes estimations, il y avait plus de cent prisonniers. L'officier de cette unité remarqua plus tard qu'il s'était fortement trompé sur la force de l'ennemi et s'excusa plusieurs fois auprès de nous de s'être rendu.

Une fois que cette aventure, dont la caractéristique était l'insouciance, fut terminée, nous quittâmes le village l'après-midi et nous nous réjouîmes que tout se fut passé si tranquillement sans que quiconque en souffre. A la suite de cela, notre division fut mise au courant de l'avance des Américains et envoya peu après des troupes à cet endroit pour arrêter leur progression. Ces troupes furent constituées en partie par les grenadiers du 111^e Pz.Gren.Rgt avec l'appui de chars du 119^e régiment.d'artillerie blindée.

Fin du témoignage de cet auteur anonyme

NOTE DE LA RÉDACTION

Ce récit est pour le moins étonnant. Est-il crédible ? On peut en douter. Mais le général Lescel, dans son ouvrage « *Objectif Meximieux* » évoque bien, page 212, cet événement en ces termes :

« C'est alors que se passe un événement incroyable. Sans doute l'un des épisodes les plus surprenant, non seulement de la bataille de Meximieux, mais probablement de toute la campagne de France de 1944 : le combat d'un char américain sous équipement allemand. »

Alors ? Son récit est tout autre dans l'attaque du point d'appui du château de Pérouges le 1^{er} septembre 1944 au soir. Le bilan de cette journée est lourd du côté des défenseurs. Les maquisards ont eu cinq tués, une dizaine de blessés et de prisonniers. Les Américains déplorèrent autant de blessés et 41 prisonniers.

Qu'en conclure ? Une mémoire déformée avec le temps ? Un faux ? A chacun sa vérité.

(1) Il s'agit en fait d'un tank destroyer M 10

LE RÔLE DÉCISIF DE LA SUISSE DANS LES ACCORDS D'ÉVIAN

« Si la Suisse n'existait pas, la civilisation occidentale aurait besoin qu'on l'inventât, non seulement comme utile, mais comme exemplaire. » *Publiés dans Le Monde du 15 mars 1962, ces propos soulignent le rôle joué par la Confédération helvétique dans le règlement de la guerre d'Algérie.* »

L'historien Marc Perrenoud a publié dans la revue du Département fédéral des affaires étrangères *Politorbis* de novembre 2002, une étude sur la question. En voici un résumé.

Lorsque l'insurrection est proclamée par le FLN le 1^{er} novembre 1954, plus de 2 000 Helvètes sont enregistrés auprès des autorités consulaires en Algérie. C'est à Berne, lors de la coupe du monde de football de 1954, que Ahmed Ben Bella et quatre autres leaders indépendantistes préparent la lutte armée. De par sa politique jugée trop souple à l'égard des réfugiés algériens et suite au rôle des banques accusées de gérer des comptes du FLN, la Suisse s'attire les critiques de la France, ce qui risque de nuire à la longue tradition de bon voisinage entre les deux pays.

C'est à partir de 1960 que la diplomatie helvétique devient concrète. Le 23 décembre 1960, ami du Premier ministre Michel Debré et de Louis Joxe, ministre chargé des Affaires algériennes, Olivier Long, diplomate, chef de la délégation suisse auprès de l'Association européenne de libre-échange, rencontre Taïeb Boulharouf, l'émissaire du FLN en Suisse, pour qui son avocat genevois avait obtenu le droit de séjourner durant un mois sur le sol helvétique. Le 10 janvier 1961, Olivier Long transmet à ses amis parisiens la proposition algérienne d'entamer des négociations. La machine est lancée.

La diplomatie suisse doit atténuer la méfiance entre les deux camps et ouvrir la porte à des négociations publiques. Celles-ci se dessinent pour la fin du printemps. La Confédération décide d'accorder le statut diplomatique aux représentants du gouvernement algérien en exil. Les négociations ont lieu du 20 mai au 13 juin 1961. Les diplomates suisses font office d'intermédiaires et, pour sa part, Olivier Long est une sorte d'éminence grise chargée d'arrondir les angles entre les deux parties.

En dépit des bons offices suisses, les négociations n'aboutissent pas à un accord. Mais les contacts se poursuivent. Durant l'automne, l'équipe d'Olivier Long accompagne des émissaires algériens à Bâle où ont lieu des entretiens secrets avec des Français. En février 1962, toujours secrètement, se déroulent aux Rousses, dans le Jura français, les dernières phases de négociations devant mener à l'ouverture de la deuxième conférence d'Evian.

La diplomatie suisse doit veiller à la sécurité de la délégation algérienne qui séjourne en Suisse, et l'accompagner aux Rousses incognito. Le tout dans le but d'éviter d'éventuels attentats de l'OAS et d'échapper aux journalistes qui savent que quelque chose se trame. La rencontre aux Rousses étant un succès, la deuxième conférence d'Evian peut débuter le 7 mars. Le 18 mars, les deux parties signent les accords.

Dans les deux camps, on multiplie les remerciements. Dans le monde arabe, l'image de la Suisse est au zénith. Du coup, le Conseil fédéral décide de ne pas exiger le remboursement des frais générés par la délégation algérienne (150 000 francs suisses).

Interrogé sur les réactions dithyrambiques des deux parties en présence, Marc Perrenoud répond : « *Les violences avaient épuisé l'Algérie et la France. Les passions étaient exacerbées. Le cessez-le-feu a motivé de grands espoirs fondés sur les potentialités considérables de l'Algérie (pétrole, gaz, tourisme). Les violences déclenchées par les partisans de l'Algérie française et les affrontements entre Algériens ont rapidement anéanti les possibilités de développement et de paix.* »

NOTE DE LA RÉDACTION

Trois mois plus tard, les accords d'Evian sont balayés par le coup d'Etat des militaires de

« l'armée des frontières » avec à leur tête Houari Boumediene et Abdelaziz Bouteflika, suscitant les massacres que l'on connaît. Un bien mauvais départ aux relations entre les deux pays. Aujourd'hui, les sources de friction sont toujours aussi nombreuses. Mektoub ?

SOURCES

- Colloque de l'association suisse d'histoire et de sciences militaires, Berne le 19 octobre 2002.

LES POILUS D'ALASKA

C'est une histoire incroyable et peu connue que celle du capitaine Louis Moufflet, du lieutenant René Haas et des 436 chiens de traîneau, la plus grande meute de chiens jamais réunie au monde, qui traversèrent le Canada et l'Atlantique pour venir en aide aux soldats français sur le front des Vosges en 1915.

Hiver 1914, la neige tombe en abondance sur « la ligne bleue des Vosges. » Les chemins sont devenus impraticables pour les véhicules mais également pour les chevaux et les mulets. Cela pose de grosses difficultés pour ravitailler les troupes sur le front en munitions et en nourriture, mais également pour évacuer les blessés. Pour l'état-major, le danger de voir les lignes de défense percées par les troupes allemandes est pris très au sérieux et l'on veut à tout prix éviter qu'une telle situation se reproduise l'hiver suivant.



Capitaine Moufflet et lieutenant Haas

Louis Moufflet, capitaine de l'armée française ; propose alors une solution pour la moins originale : monter des attelages de chiens de traîneau pour assurer la logistique. Il est accompagné dans sa démarche par le lieutenant René Haas qui, tout comme lui, a vécu plusieurs années en Alaska avant la guerre et connaît bien les capacités de ces attelages typiques du Grand Nord. Mais leur idée ne fait pas l'unanimité au sein de l'état-major et ce n'est que le 12 août 1915, à force de persévérance et de détermination, qu'ils reçoivent enfin l'ordre pour partir en mission

secrète en Amérique du Nord.

En tout c'est plus de 400 chiens que les deux hommes doivent ramener en France, sans compter tout l'équipement nécessaire : traîneaux et harnais pour monter plusieurs équipages. Au-delà des 10 000 kilomètres à parcourir, en évitant les espions allemands, les deux hommes ont un laps de temps très court pour accomplir cette mission délicate puisqu'ils disposent de 120 jours avant le début de l'hiver. Arrivés à New York, les deux hommes se séparent : Moufflet reste sur place pour établir des contacts, tandis que le lieutenant Haas part à Nome retrouver son ami Scotty Allan, le plus célèbre musher d'Alaska. Ce conducteur de chiens de traîneau a en effet remporté les plus grandes courses du pays et a inspiré Jack London dans *L'Appel de la forêt*. Haas lui demande son soutien afin de réunir 106 chiens de tête, ainsi que les traîneaux, les harnais et plusieurs tonnes de saumon séché.

Scotty Allan effectue alors, en toute discrétion, une tournée des villages inuits pour rassembler les chiens, tout en laissant croire, afin de ne pas éveiller les soupçons, qu'il les achète pour son chenil. A New York, puis à Boston, Moufflet doit faire face à plusieurs déconvenues : il obtient un financement bien inférieur à ce qui était prévu et doit essuyer le refus de toutes les compagnies américaines d'assurer le transport militaire français au nom de la neutralité prônée par le président Wilson (les Etats-Unis n'entreront en guerre qu'en avril 1917). Il décide donc de partir pour la ville de Québec, en territoire allié, afin de

trouver les autres chiens qui constitueront les attelages. Il parcourt des centaines de kilomètres dans la forêt boréale à cheval ou en canoë pour acheter les chiens auprès des Indiens et des trappeurs. En quelques semaines, Moufflet parvient à réunir près de 350 chiens de la Belle Province et du Labrador.



Un équipage

Le 27 octobre 1915, au terme d'un périple de plus de 5 000 kilomètres, Haas, Scotty Allan et la totalité des chiens arrivent sains et saufs à Québec. Ils ont traversé le Grand Nord dans plusieurs wagons aménagés, sous étroite surveillance militaire. En effet, les espions allemands ne sont pas loin et les deux hommes ont déjoué trois tentatives d'empoisonnement des chiens et d'assassinat sur eux-mêmes. Il est très difficile de passer inaperçu avec ce convoi un peu particulier, et la couverture médiatique des journaux ne leur facilite pas la tâche. En attendant leur départ pour la France, les chiens sont gardés dans un hangar à proximité d'un champ de tir de l'armée canadienne. Les tirs incessants provoquent le hurlement des chiens, mais c'est en fait une chance inouïe, puisque cela leur permet de se familiariser avec les bruits d'explosion qui seront leur quotidien dans quelques semaines plus tard. Seule la voix de Scotty Alan, « l'homme qui murmurait à l'oreille des chiens » parvient à les calmer.

De nouvelles difficultés apparaissent, puisqu'aucune compagnie maritime ne veut prendre le risque de transporter ce chargement bruyant, d'autant que les sous-marins allemands rôdent dans l'Atlantique. Le commandant d'un vieux vapeur, le *Pomeranian*, sauvé de la casse pour les besoins de la guerre, finit par accepter le défi en contrepartie d'une grosse somme

d'argent. Cette décision fut déterminante pour le reste de l'aventure, puisque c'est le dernier navire à avoir quitté le port de Québec avant le gel du fleuve Saint Laurent qui paralyse le port pendant de longs mois.

Afin d'éviter que les aboiements ne les fassent repérer par les sous-marins allemands, le capitaine exige que les chiens voyagent dans la cale, ce que Scotty Allan refuse catégoriquement en raison de son insalubrité. Pour garantir la survie de ses chiens, il exige qu'ils soient installés sur le pont et pour convaincre le capitaine, il lui promet de passer la nuit avec eux. Rassurés par la voix du musher, les chiens restent silencieux de longues heures, surprenant le vieux marin incrédule qui les admet alors sur le pont. En les répartissant dans des caisses, Scotty Allan parvient à garder les chiens silencieux durant toute la traversée. Obligé de suivre une route maritime très au nord afin d'éviter les sous-marins ennemis, le *Pomeranian* traverse de terribles tempêtes au cours de deux semaines de traversée, ce qui causera la perte de 4 chiens sur les 440 embarqués.

Moufflet, arrivé en avance afin de préparer l'accueil des chiens au Havre, met à profit ce temps pour sélectionner les soldats qui deviendront les premiers mushers. Une centaine de chasseurs alpins se préparent donc à former les premières sections d'équipages canins d'Alaska (SECA). Ces soldats, qui n'ont jamais vu de chiens esquimaux, suivent attentivement les conseils prodigués par Scotty Allan. Il leur apprend à se faire respecter par ces chiens à demi sauvages, à les placer correctement dans l'attelage selon leur rôle respectif : chien de tête, pointeur droit et gauche... Soixante équipages composés chacun d'un traîneau de sept à neuf chiens sont opérationnels et partent pour les premières lignes dans les Vosges, sous les yeux de Scotty Allan qui n'est pas autorisé à les suivre.

Sur le front, l'aide de ces chiens se révèle très précieuse : la rapidité et le déplacement silencieux des équipages permet de ravitailler des postes isolés, réparer des lignes téléphoniques ou encore d'évacuer des blessés, y compris dans les tempêtes de neige. La presse française et américaine font régulièrement l'éloge de leurs exploits. La moitié des chiens meurent sous les tirs ennemis et les autres seront adoptés par les



Prise en mains par les chasseurs alpins

chasseurs alpins et les habitants de la région. Leur aide aura permis à la France de conserver ou de reprendre tous les sommets des Vosges durant la Grande Guerre. A la fin du conflit, plusieurs chiens seront décorés de la Croix de guerre. Une épopée injustement oubliée.

SOURCE

• *Les Chemins de la Mémoire n° 226, Mai 2012*

LES PROTECTEURS DE L'ARMÉE DE TERRE (SUITE)

SAINT GEORGES

L'arme blindée cavalerie, créée en 1942 par le regroupement des unités de chars, de la cavalerie et de l'artillerie, l'a choisi comme saint-patron pour les valeurs qu'il représente : disponibilité, esprit de décision, calme et sang-froid, vivacité et panache. Le 23 avril est l'occasion de célébrer l'esprit de corps et de rappeler les valeurs de la cavalerie.

Saint-Georges, est né en Cappadoce vers 280 d'une famille chrétienne. Il se déplace en Palestine et s'inscrit dans l'armée de l'empereur Dioclétien. Quand, en 303, l'empereur romain décide la persécution des chrétiens, Georges donne tous ses biens aux pauvres et professe sa foi en Dieu. Pour cela il subit de terribles tortures avant d'être finalement décapité. Sur le site de sa sépulture à Lydda, qui fut un temps la capitale de la Palestine - aujourd'hui Lod, ville israélienne proche de Tel-Aviv - fut érigé peu après une basilique dont les vestiges sont encore visibles.

Innombrables et fantastiques sont les récits autour de saint-Georges. En voici deux :

A Silène en Lybie, les habitants sont terrorisés par



Saint Georges terrassant le dragon

un terrible dragon, auquel ils doivent régulièrement offrir des jeunes gens à dévorer. Ces derniers sont tirés au sort pour être sacrifiés au dragon. Or, saint-Georges apprend que la princesse de la cité est la prochaine victime. Il décide d'affronter le dragon et le perce de sa lance. La demoiselle en détresse est sauvée. L'horrible créature est vaincue.

Durant la croisade, comme les chrétiens allaient assiéger Jérusalem, un jeune homme merveilleusement beau apparut à un prêtre. Il lui dit qu'il était saint-Georges, chef des armées chrétiennes, et que si les croisés emportaient de ses reliques à Jérusalem, il serait là avec eux. Et comme les croisés, assiégeant la ville, n'osaient point grimper aux échelles par crainte des Sarrasins qui défendaient les murs, saint-Georges se montra à eux, vêtu d'une armure blanche qu'ornait une croix rouge. Il leur fit signe de le suivre sans crainte à l'assaut des murs. Et eux, ainsi encouragés, repoussèrent les Sarrasins et conquièrent la ville.

Allégorie de la victoire et de la foi chrétienne, son culte s'est répandu d'est en ouest, de Russie en Angleterre.

AM



Croix de Saint Georges de 3^e classe



Croix de l'ordre constantinien

ANDRÉ GÉRAUD (1929 – 2025)



Lyonnais de naissance, André Géraud, alors âgé de 19 ans, s'engage en mars 1948 dans l'arme des Transmissions. Un an plus tard, nommé sergent, il est affecté à l'état-major régional de Lille, avant de

rejoindre le centre des transmissions de Ventiane (Laos) en novembre 1949. De retour en métropole en mai 1951, il est rayé des contrôles de l'armée au terme de son engagement de trois ans. Rendu à la vie civile en juillet 1951, débute alors pour André Géraud une carrière professionnelle caractérisée par son sens relationnel. Attaché de direction dans une société de travail temporaire pendant près de vingt ans, il prend sa retraite au 1^{er} janvier 1990 pour aussitôt intégrer la liste des gérants de tutelle jusqu'en 2009 !

Très marqué par son séjour au Laos, il contribue en 1982 à la création de la section lyonnaise de l'ANAI (à l'époque Association Nationale des Anciens d'Indochine) pour en devenir, trois ans plus tard, son président pendant dix ans, puis président d'honneur en 1996. Parallèlement, il fonde *l'Echo des rizières*, la revue trimestrielle de l'ANAI dont il sera le rédacteur en chef pendant quarante années, de 1982 à 2022.

Chevalier de l'ordre national du Mérite, titulaire de la Croix du combattant volontaire, de la Médaille coloniale et de la médaille commémorative de la Campagne d'Indochine, André Géraud était connu pour son humour, sa générosité, son élégance et, outre sa fidélité à l'Indochine, son attachement à la Francophonie.

Il est décédé le 16 mai 2025 dans sa 96^e année, entouré de tous les siens.

ALAIN CURTIL (1951 – 2025)



Après avoir effectué son service national au 93^e régiment d'artillerie de montagne, (93^e RAM), Alain Curtil rejoint la réserve militaire en 1974 avec le grade de maréchal des logis-chef. Pour des raisons

professionnelles, il est cadre commercial chez Renault Véhicules Industriels, il met en sommeil son activité de réserviste pendant neuf années.

En 1983, réintégré au 93^e RAM, il est promu adjudant, puis adjudant-chef en 1988. Muté la même année au 75^e régiment d'artillerie de Varcès/Grenoble, il intègre le corps des officiers avec la spécialité « officier auto ». Promu capitaine commandant de batterie, puis officier de liaison auprès de la 27^e brigade alpine, il rejoint l'état-major de Lyon, cellule Renseignement, après la dissolution du 75^e RA en 1995.

Ce changement géographique lui permet de s'engager dans plusieurs activités de volontariat à Lyon : membre associé de l'IHEDN, vice-président de l'association des officiers de réserve de Lyon (AORL), président de l'Union des Artilleurs de Lyon et sa Région (UALR), administrateur de la Fédération Nationale des Artilleurs, administrateur de la FARAC, conseiller auprès de la Fondation Marius Berliet.

Il était titulaire de la médaille de bronze des services militaires volontaires et de la médaille d'or de la fédération nationale de l'Artillerie.

Depuis trois années, Alain Curtil menait un combat acharné contre la maladie de Charcot, combat qu'il savait perdu d'avance, mais faisait preuve d'un moral sans faille, toujours confiant sur l'évolution de sa maladie.

Il est décédé le 4 juin, à l'âge de 74 ans, entouré de tous les siens, et accompagné dans cet ultime voyage, par de très nombreux membres de ses réseaux associatifs.

FARAC

HONNEURS

Deux de nos membres ont été récemment honorés. Il s'agit de Daniel Desgeorges, président de l'association Bagheera pour la région Auvergne Rhône-Alpes – Suisse, nommé chevalier de l'ordre national du Mérite, et Jean Laroche, membre individuel et ancien président des membres de la Légion d'honneur décorés au péril de leur vie (DPLV) qui s'est vu attribuer la médaille d'or de l'Office national des combattants et des victimes de guerre.

La FARAC leur adresse ses plus sincères et cordiales félicitations.

Se reporter à notre site www.farac.fr pour plus d'informations.

JOURNÉE NATIONALE D'HOMMAGE AUX MORTS POUR LA FRANCE EN INDOCHINE

Cérémonie du 8 juin, organisée par le comité d'entente Indochine, avec la participation de deux anciens de la guerre d'Indochine, le général (2s) René Longueval et de l'adjudant-chef (er) Norbert Maître.

Se reporter à notre site www.farac.fr pour plus d'informations.

CÉRÉMONIE À L'ARC DE TRIOMPHE

Sur invitation du général (2s) Jean-Pierre Beauchesne, président de la fédération des anciens combattants résidant hors de France, et de M. Vang Yang, président de l'association Hmong Archive et Mémoire, la FARAC a pu participer à cette cérémonie et déposer une gerbe Farac. Nous étions 6, représentant l'UNC, l'amicale du 7^e BCA et l'amicale Royal Deux-Ponts/99^e et 299^e RI.



Dépôt de la gerbe FARAC

ASSOCIATION DES AMIS DU MONUMENT DE LA RÉSISTANCE DU VERCORS (AMRV)

La cérémonie annuelle de la stèle du pont des Oules s'est déroulée le 10 juillet dernier, avec la participation d'une quarantaine de personnes.

Elle avait un caractère particulier car il s'agissait de la dernière organisée par l'association. En effet, après 45 années d'existence, l'AMRV, créée le 1^{er} juillet 1980, avait décidé, le 17 avril dernier, de mettre fin à ses activités le 31 décembre prochain.

Pour plus d'informations, se reporter sur le site de la Farac www.farac.fr

AMICALE DES MARINS ET ANCIENS MARINS ANCIENS COMBATTANTS DE MIRIBEL ET RÉGION

Dimanche 6 juillet s'est tenue à Miribel la traditionnelle cérémonie d'hommage à tous les marins morts pour la France lors de l'attaque par la Royal Navy de l'escadre de la Marine nationale dans le port de Mers el Kebir, faisant 1297 victimes, le 3 juillet 1940.

Organisée par son nouveau président Patrice Montigny, et animée musicalement par le Pipe Band des Alpes Sonneurs de cornemuses, ce fut une belle cérémonie.

AGENDA 2025

Consulter également le calendrier de notre site Internet : www.farac.fr

AOÛT

- **Vendredi 22**
Veillée du Souvenir à 20 h 30 au Fort Côte Lorette à Saint-Genis Laval
- **Samedi 23**
Cérémonie protocolaire à 10 h 30 au mausolée du Fort Côte Lorette
- **Dimanche 24**
Commémoration à 11 h 00 de la libération de la prison de Montluc
- **Samedi 30**
Commémoration du massacre de la rue Tronchet Lyon 6^e

SEPTEMBRE

- **Mardi 2**
 - Passation de commandement à la gendarmerie de Sathonay-Camp (sur invitation)
 - Cérémonie à Villefranche sur Saône pour commémorer la fin de la Seconde Guerre mondiale
- **Mercredi 3**
 - Commémoration de la libération de Lyon place Bellecour
 - Passation de commandement à la base aérienne 278 d'Ambérieu en Bugey (sur invitation)
- **Samedi 6**
Cérémonie organisée par la mairie de Lyon 6^e place général Brosset à 11 h 00 à l'occasion du 80^e anniversaire de la libération de la ville
- **Vendredi 19**
CA Farac à 10 h 30 au Cercle de garnison
- **Dimanche 21**
Repas de l'amicale des anciens de la Légion étrangère à l'auberge du Pitaval à Brullioles
- **Mardi 23**
Aubade donnée au Cercle Bellecour par l'orchestre d'harmonie des anciens et amis du 99^e RIA après le déjeuner
- **Jeudi 25**
Journée nationale d'hommage aux harkis et autres forces supplétives, 17 h 00 à la Duchère

OCTOBRE

- **Dimanche 5**
La Saint-Michel de l'UNP 01 à Saint-Vulbas